

Anne-Marie Cojez

**La chronique littéraire
d'Hector Malot
à *L'Opinion Nationale***

Au début de sa carrière et jusqu'en 1867, H. Malot collabora à quelques journaux parisiens. D'abord au *Journal pour tous* dans lequel il rédigea, en 1855 et 1856, une série d'articles que Christian Millet a collectés. Nombre d'entre eux traitent de botanique, les autres portent sur des sujets aussi variés que la mesure du temps ou les coulisses d'un théâtre. L'activité journalistique du futur romancier était alors purement alimentaire. Il composait, de fait, une chronique portant sur des questions pratiques susceptibles de plaire aux lecteurs du journal. Dix ans plus tard, d'avril 1866 à septembre 1867, il rédigeait pour *Le Courrier français* une revue de presse d'opposition. Il était alors guidé par le désir de dénoncer les exactions d'un régime impérial servi par une administration corrompue.

Lorsqu'il entre à *L'Opinion nationale* en 1859, c'est pour y parler littérature. Il est alors l'auteur d'un premier roman, *Les Amants*. J. Levallois retrace dans ses *Mémoires* les circonstances dans lesquelles H. Malot entra au journal. Il avait été recommandé au directeur de *La Presse* et comptait recommander son ami Levallois dès qu'il serait dans la place. Malheureusement le journal fut mis en vente au cours de l'été 1859. Les faillites de journaux étaient alors fréquentes. Les amendes que leur infligeait le gouvernement ainsi que la forte concurrence qui régnait entre eux rendaient les entreprises parfois très éphémères. H. Malot ne s'avoua pas vaincu. Il démarcha si bien qu'il « put, vers la fin du mois d'août, annoncer [à son ami] la création d'un nouveau journal, *L'Opinion nationale*, dans lequel ils seraient certainement engagés »¹. Le journal comptait alors parmi les organes d'opposition. Ses collaborateurs étaient en grande partie ceux de *La Revue moderne* : Sauvestre, Castagnary, Méray. Le directeur était Adolphe Guérault, un saint-simonien à l'esprit libéral. Le premier numéro parut le 1er sept 1859 avec un tirage important : 25000 exemplaires. La création de ce journal constituait un véritable événement politique et journalistique. Certes, il avait la bénédiction de

¹Jules Levallois, *Mémoires d'un critique*, Paris, La Librairie Illustrée, p.177.

Napoléon III qui amorçait alors la libéralisation du régime et tentait de s'appuyer sur la gauche pour faire face à l'opposition conservatrice que suscitait à l'intérieur du pays son engagement aux côtés de Cavour, il ne s'en distingua pas moins d'emblée par ses audaces. Audace littéraire : il publia *La Mascarade de la vie parisienne* de Champfleury qui choqua les abonnés et l'empereur. Audace financière : il proposait un prix d'abonnement de 40 francs au lieu des 54 couramment pratiqués, prix qu'il ne put maintenir. Audace politique : il démontrait avec deux années d'avance l'incompatibilité du pouvoir temporel avec la catholicité, poussait à l'unité italienne et demandait dans le même temps l'annexion de Nice et la Savoie. Il va sans dire que dans le comité de rédaction soufflait une liberté d'esprit qui se manifestait aussi dans le domaine littéraire. J. Levallois, dans ses *Mémoires*, se fait l'écho des débats qui animaient les réunions :

Le soir, après nos dîners mensuels [au restaurant Pestel qui faisait le coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Frondeurs], nous entrions quelquefois au café, Malot, Sarcey, Castagnary et moi. C'étaient alors d'interminables polémiques et d'amusantes discussions. Le père Hugo ne s'était point encore manifesté dans sa gloire sur le chemin de Damas aux yeux éblouis de Sarcey. Le théâtre du maître, surtout par ses côtés enfantins et burlesques, le choquait, et il ne se gênait point pour en faire des gorges chaudes. La soirée se terminait généralement par une de ces belles récitations des *Châtiments*, où Castagnary excellait. Cela mettait tout le monde d'accord, et l'on se séparait dans les meilleurs termes.¹

Dans les colonnes du journal, H. Malot se chargea d'emblée de la chronique du roman. Le 8 octobre, il annonçait sa volonté de mettre à l'honneur ce genre décrié par l'Académie, délaissé par la critique au profit du théâtre. Pourtant, écrivait-il en substance, le roman a acquis une importance indéniable dans la littérature contemporaine, il a conquis toutes les couches sociales, il est en pleine évolution en Angleterre, il est le reflet de la pensée moderne. Battant en faux les pratiques journalistiques courantes qui donnaient priorité au théâtre, il entendait tenir une chronique dans laquelle il présenterait les derniers romans parus afin de permettre au lecteur de faire son choix dans une production qu'il jugeait pléthorique.

La relégation du roman dénoncée par H. Malot est confirmée par Marie-Françoise Melmoux-Montaubin qui s'est penchée sur le statut de la critique littéraire dans la presse quotidienne de 1836 à 1891². Alors que la critique dramatique bénéficiait d'un jour fixe, le lundi, d'une position de choix au rez-de-chaussée des pages 1 et 2, ainsi que de la renommée de

¹ Jules Levallois, *Mémoires d'un critique*, p.186-187.

² Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *Autopsie d'un décès, la critique dans la presse quotidienne de 1836 à 1891, Romantisme* n°121, mars 2003.

ceux qui la tenaient, la critique littéraire était quant à elle dispersée en trois endroits : la bibliographie, le feuilleton littéraire, les variétés. La bibliographie consistait en une présentation des dernières parutions et affichait souvent une visée commerciale. Le feuilleton était plutôt le lieu de l'anecdote : peut-être sous l'influence de la méthode du portrait impulsée par Sainte-Beuve, la figure de l'écrivain y était convoquée plus que l'œuvre elle-même. La rubrique qui correspondait le plus à ce que nous entendons aujourd'hui par critique littéraire, était celle des *Variétés*. Elle était tenue, comme l'était la critique dramatique, par des hommes de renom, pour ne citer qu'H. Taine au *Journal des Débats*. Toutefois, contrairement à celle-ci, elle ne présentait pas de régularité dans la mesure où, ne disposant pas d'un espace spécifique, elle alternait avec des articles de science, de médecine, des faits sociaux. C'est dans cette rubrique que prirent place les articles d'H. Malot. Visiblement ils souffrirent de ce défaut de régularité : nous en avons retrouvé cinq, publiés entre octobre 1859 et février 1862.

Les deux premiers datent des 8 et 18 octobre 1859 : ils sont consacrés à la critique de *Elle et Lui* de G. Sand, à celle d'un roman de L. Vallory intitulé *Madame Hilaire*, ainsi qu'à la nouvelle d'Erckmann-Chatrian, *Le Docteur Matheus*. Il manque un article intermédiaire qui devait être consacré à *Daniel* de G. Feydeau. Les deux articles suivants datés du 17 novembre et du 2 septembre 1861 traitent respectivement de l'œuvre de W. Thackeray et de celle de C. Dickens. Un dernier article daté du 6 février 1862 s'écarte du projet originel puisqu'il présente *Les Enfants*, un recueil de poèmes de V. Hugo.

Dans le premier de ces articles, H. Malot expose sa démarche. Il se propose d'analyser les romans, les discuter, statuer sur leur valeur artistique et leur but moral, de se prêter à l'exercice en toute sincérité sans inféoder sa critique à ses conceptions d'écrivain. Dans les faits, chaque critique constitue un cas de figure dans lequel on retrouve, à des degrés divers, les grandes lignes annoncées, et où se voit énoncée sans voile l'idée qu'il se fait du roman. Dans sa critique de *Elle et Lui*, il exprime son admiration pour G. Sand, et prenant pour fil directeur l'analyse de la passion, il montre en un diptyque opposant Laurent et Thérèse avec quelle maîtrise l'auteur a su la mener. Ce faisant, il évoque le fil narratif, résume l'action, se livre en quelque sorte à une paraphrase du texte qui débouche sur un jugement moral et esthétique. Après avoir procédé à une rapide mise en regard du roman de G. Sand et de celui d'A. de Musset, *Les Confessions d'un Enfant du Siècle*, il conclut à la supériorité de la première et rend hommage à sa manière : finesse et hardiesse dans l'analyse, éloquence, précision et harmonie de la langue. *A contrario*, il se montre très sévère à l'égard de Louise Vallory et déplore le manque de discernement des lecteurs qui se sont précipités sur son roman *Madame Hilaire*, au point qu'il faille en tirer une troisième édition. Ce qu'il lui

reproche en premier lieu, c'est son manque de savoir faire. Non seulement elle a repris la banale histoire de la femme adultère délaissée par l'amant infidèle, mais elle n'a pas su composer le récit, élaborer des caractères. Elle s'en est tenue à une sorte de constat, à la fois proche de la réalité et éloignée de celle-ci par son déroulement convenu.

Dans son article sur *Le Docteur Matheus*, H. Malot s'écarte de la démarche annoncée. Il évoque à peine la fable, n'aborde pas l'étude morale. Son attitude est due au fait que l'œuvre d'Erckman-Chatrion le mène hors des cadres attendus. L'ensemble des nouvelles, et notamment celle qui donne son titre au recueil, offre une facture originale. Elle mélange les genres et les tons. C'est sur cette originalité qu'il bâtit son étude, faisant appel, pour leur servir de contrepoint, aux contes d'Hoffmann et de Poe. À propos du volume de V. Hugo, qui est d'abord une initiative de l'éditeur Hetzel, il se livre à une paraphrase dans laquelle il intègre de larges citations du texte. Il souligne la dimension lyrique des poèmes qui chantent le sentiment paternel, maternel et filial. Il fait l'éloge du style hugolien mais s'attache surtout à montrer que le poète qu'on admire quand il exprime des sentiments liés aux actions glorieuses et puissantes est également admirable dans l'expression de sentiments liés à la vie intime et personnelle. Il loue également le dessin de Froment qui vient, avec justesse, non pas illustrer mais accompagner le texte dans cette édition soignée voulue par Hetzel.

Dans les deux articles consacrés aux romanciers anglais, H. Malot met l'accent sur la dimension morale de leur oeuvre. Il n'éprouve pas pour tous deux la même admiration. À W. Thackeray, il reconnaît des qualités d'analyste, de satiriste. Il lui reproche toutefois d'avoir trop ménagé son public par le biais de figures convenues, venant contrebalancer les traits justes. Il lui reproche également d'avoir insuffisamment généralisé, peignant plus ses contemporains que des types. En un mot, il le trouve trop anglais, caractère qui expliquerait la tiédeur de l'accueil que lui réservèrent les Français. Par contre, il se montre très laudatif à l'adresse de Dickens dont il salue le génie, génie qui le place, à ses yeux, au rang de W. Scott. Il salue le romancier qui a conquis la confiance du public dans ses premiers romans, en adoptant son point de vue moral. Le regard qu'il porte sur l'amour, par exemple, entre dans les vues de la société victorienne : dans *Nicolas Nickleby* et *Martin Chuzzlewit*, ce sentiment voit sa consécration dans le mariage tandis que les passions coupables sont vues, dans *Dombey et Fils* ainsi que dans *Le Grillon du Foyer*, à travers « la lunette sociale qui les rapetisse et les teint en rose »¹. Puis, dans une seconde partie de son œuvre, qu'H. Malot situe à partir des *Temps Difficiles*, le moraliste se fait satiriste. Il dénonce l'hypocrisie d'une société bien pensante, la corruption qu'elle exerce sur

¹ H. Malot, *L'Opinion Nationale*, 2 septembre 1861.

« les âmes que lui livre la nature »¹. Il montre les méfaits de l'industrialisation et de l'urbanisation. Il cloue au piloris les hommes d'affaires. Qui plus est, il s'attaque aux fondements même de la société : « la passion, et la plus immorale de toutes, l'amour adultère, est admise et étudiée : l'Église anglaise elle-même, l'arche trois fois sainte, se trouve atteinte »². Dans *La Petite Dorritt*, c'est l'aristocratie qui est épinglée ; dans *Paris et Londres 1793*, c'est au tour de la royauté et de la justice. H. Malot rend hommage, en conclusion, aux qualités de l'homme, passionné, généreux et juste, ainsi qu'à celles du romancier, fin observateur, analyste de talent :

Si faisant taire la sympathique admiration que je ressens pour l'homme qui s'est voué à cette tâche, je veux juger l'artiste, je ne le trouve ni moins grand ni moins fort ; et quoiqu'il ait méconnu la passion, quand je veux lui assigner une place, lui chercher une famille, pour sa vérité d'observation, pour sa violence de sensibilité, pour sa profondeur dans la peinture des caractères, pour la verve, le mouvement, la vie qu'il a mis dans chaque personnage et dans chaque page, c'est à côté de Saint-Simon et de Balzac que je le range.³

La démarche critique d'H. Malot n'offre en soi rien de novateur. Elle consiste, comme il est de tradition à l'époque, en une évocation de l'action associée à un jugement sur la composition, l'étude de caractère et le style. L'intérêt pour nous consiste surtout dans les informations qu'elle livre sur les choix littéraires du romancier au début de sa carrière. Il se prononce pour un roman réaliste qui, abandonnant les circonvolutions d'un imaginaire débridé, s'en tienne à une représentation du réel ; un roman sincère qui restitue cette même réalité sans la déformer et fasse la place à la passion, moteur de la vie. Il ne convient pas pour autant, à son sens, d'écarter toute composition. La vérité s'accompagne d'un mouvement de généralisation qui permet d'échapper à l'histoire singulière, au portrait d'un individu. Il incombe au romancier de construire l'action et de brosser des types. On rencontre à cet endroit les propositions qui furent celles des premiers réalistes avec, chez H. Malot, la volonté de se tenir, au nom de l'idéal, dans une tradition morale. On retrouvera en substance les mêmes propositions une trentaine d'années plus tard dans son dernier ouvrage, *Le Roman de mes Romans*. Soucieux de laisser une image cohérente de son œuvre, l'auteur se livre alors à un discours où par le biais d'un regard rétrospectif il montre qu'il s'en est tenu, tout au long de sa carrière, à ses principes premiers.

Outre ces propositions littéraires, on décèle, à travers la chronique d'H. Malot, quelques sources futures d'inspiration. L'argument du roman

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

de L. Vallory, *Madame Hilaire*, est en partie celui de *Complices* : Claire, une jeune femme sensible et belle, épouse un notaire fruste qui la laisse dans une grande solitude affective. Elle s'éprend d'un jeune poète. C'est la même situation que connaît Hortense dans le roman d'H. Malot : mariée au notaire Courteheuse, elle fait du clerc La Vaupalière, son amant, à la seule différence qu'au lieu de mourir seule et misérable comme Claire, elle tente d'empoisonner son mari pour avoir le champ libre. Le jeune poète dont s'éprend l'héroïne de L. Vallory s'appelle Philippe d'Arondel, c'est à peu de chose près, le nom du héros de *Souvenirs d'un Blessé*, paru en 1872, Louis d'Arondel.